



ENTRETIEN

Jean-Louis Servan-Schreiber et Étienne Klein

"NOUS SOMMES VICTIMES D'UNE CRISE DE LA PATIENCE"

Jean-Louis Servan-Schreiber, **fondateur** du mensuel "l'Expansion" et de "Psychologies Magazine", a beau avoir eu mille vies, il s'inquiète de notre *hyperactivité* et de notre addiction à l'**urgence**. Étienne Klein, physicien et philosophe brillant, est un *spécialiste du temps*. **Conversation** autour de l'impatience qui nous dévore et qui menace LA PENSÉE.

Propos recueillis par Sophie Carquain

« Madame Figaro ». – D'où vient ce sentiment cruel de manquer de temps aujourd'hui ?

Jean-Louis Servan-Schreiber. – C'est un vrai paradoxe ! Depuis le XIX^e siècle, les progrès techniques – l'avion qui a remplacé la diligence, le lave-linge qui a succédé au lavoir – n'ont cessé de nous libérer du temps. Et pourtant, nous n'avons jamais souffert autant d'en manquer. Sans doute parce que ce temps libre a multiplié nos désirs.

Étienne Klein. – Si nous saturons nos agendas et débordons d'activités, ça n'est pas par hasard : nous aimons cela ! Quand elle va vite, la vie semble plus intense. Et si nous fuyons l'ennui comme la peste, c'est parce qu'il est une douloureuse expérience métaphysique qui nous met en phase avec le temps physique : un temps mis à nu, débarrassé de ses travestissements... Un temps qui sent la mort. Voilà pourquoi, paradoxalement, l'activisme débridé nous tranquillise.

– Certains, d'ailleurs, ne supportent même pas de prendre des vacances !

Étienne Klein. – Le repos n'évoque pas nécessairement le « repos éternel »... Reste qu'il nous prive d'une forme d'ivresse existentielle qui tient la mort à distance. Comparez les visages des voyageurs du métro à ceux que l'on croise dans un TGV ! Les seconds sont nettement plus sereins, comme si le fait de savoir qu'on fonce à 300 km/h permettait enfin de prendre son temps.

Jean-Louis Servan-Schreiber.

– Dans un avion, c'est la même chose : nous savons que nous disposons de quelques heures pendant lesquelles rien ni personne ne viendra nous interrompre. L'idéal pour réfléchir, loin de notre rythme syncopé quotidien. Au moins, les rafales d'e-mails ne viennent pas nous interrompre par de fausses urgences. Dans nos vies, nous sacrifions en permanence les choses importantes au profit de l'urgence. Absurde, mais humain... ▶



JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER* COMMENT DÉ-CÉ-LE-RER

NE JAMAIS PERDRE DE VUE notre objectif principal, celui qui donne sens à nos vies, qu'il soit professionnel, affectif, amoureux... **REFUSER LES INTERRUPTIONS** à répétition, sources de frustration. Consulter ses e-mails une ou deux fois par jour seulement, et s'octroyer une heure pour y répondre. **PRATIQUER DES LOISIRS** qui nécessitent un certain temps, comme le jardinage, la cuisine, le tai-chi ou le yoga. **SE DÉSINTOXIQUER DU PORTABLE** pendant deux mois par an. **MÉDITER** tous les matins si possible.

* Vient de paraître : « Trop vite ! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme » (éd. Albin Michel).



PHOTOS LISA ROZE

ENTRETIEN



► - **Après les smartphones, l'arrivée de l'iPad est un nouveau signe d'un temps qui semble totalement s'accélérer...**

Étienne Klein. – ... Ce qui est une illusion. Il ne va pas plus vite : une heure d'aujourd'hui dure comme une heure d'hier. Mais avec la culture numérique, nous avons franchi un cap existentiel. Nous sommes « pris » par le rythme des événements qui nous assaillent de toutes parts, comme enfermés dans un enchevêtrement de présents multiples qui se superposent. Du coup, la réalité éclate : ses différentes strates s'entrecroisent et se font mutuellement concurrence, à chaque instant, dans nos cerveaux. Tout nous arrive en même temps, et nous ne supportons plus d'attendre.

Jean-Louis Servan-Schreiber. – On ne pourrait plus, par exemple, réaliser

un film des années cinquante. On couperait les scènes trop calmes, ou considérées comme gratuites, car ce qui importe, c'est de séduire, de happer l'attention, de ne pas lâcher le spectateur. Quitte à saborder la réflexion. Or, quand on sort de la salle de cinéma, on s'interroge : y a-t-il un sens à tout cela ?

- Vous fustigez dans votre livre la pandémie du court-termisme qui selon vous a tué la pensée, la réflexion...

Jean-Louis Servan-Schreiber. – ... et met en péril la démocratie. Les idées ont besoin de temps pour se nourrir. C'est ce qui explique la débâcle des idéologies aujourd'hui. On a l'impression que les hommes politiques ne réfléchissent plus mais parent aux urgences. On n'anticipe plus, on réagit dans l'immédiat, de telle sorte que la politique finit par être à la remorque de l'événement...

Étienne Klein. – Nous sommes victimes d'une crise de la patience. Les images, les discours, les

événements qui déferlent, ce trop-plein de réalité nous assiege et nous empêche de réfléchir sur ce qui se passe réellement. Il rend plus difficile qu'autrefois la transmission des connaissances. Comprendre les choses, acquérir des savoirs, exige d'une part du temps, d'autre part une concentration permanente. Or, les jeunes nés avec la culture numérique préfèrent souvent cliquer plutôt que lire ou réfléchir dans la durée. Je me demande si nous n'assistons pas à une mutation anthropologique : l'être humain serait-il en train de se modifier ?

- Nous nous donnons l'illusion d'un présent absolu ?

Étienne Klein. – Oui, nous manquons de perspective mais aussi et surtout de prospective. Le court-termisme n'est peut-être que la conséquence de notre incapacité à configurer notre avenir. Quand j'étais adolescent, on me parlait tous les jours de l'an 2000, de ce que nous mangerions, des moyens ►

de transport et des outils de communication. Aujourd'hui, le futur nous semble menaçant. Qui se risque à imaginer 2050 ? Nous n'arrivons plus à nous projeter dans un autre temps. Du coup, nous nous recroquevillons sur le présent. Cela réduit notre horizon.

- Et pourtant, la simultanéité ne nous donne-t-elle pas l'illusion de la toute-puissance ? Tout comme l'enfant face à sa console change le monde d'un clic...

Étienne Klein. – La simultanéité nous injecte de la densité existentielle : enfin, nous nous sentons exister ! C'est ensorcelant. Cela nous donne un sentiment de libération totale, comme si nous pouvions enfin écarter les barreaux de notre prison temporelle. Nous qui sommes – relativement – libres dans l'espace – ne sommes-nous pas capables d'aller à l'autre bout du monde en avion ? –, nous sommes en effet prisonniers du temps. Grâce à l'instantanéité de la transmission des messages, nous savourons l'illusion d'en être affranchis. C'est jubilatoire et addictif.

Jean-Louis Servan-Schreiber.

– Comme l'a définie Kundera, l'accélération est « la seule nouvelle extase du monde moderne ». Nous vieillissons, certes, mais nous ne nous en apercevons pas, nous ne nous voyons pas tomber pendant la chute. Et tout cela nous incite à poursuivre, à accélérer encore plus.

- Selon vous, Jean-Louis Servan-Schreiber, l'hyperconsommation a accéléré cette frénésie...



"GRÂCE À L'INSTANTANÉITÉ DE LA TRANSMISSION DES MESSAGES, NOUS SAVOURONS L'ILLUSION D'ÊTRE AFFRANCHIS DU TEMPS. C'EST JUBILATOIRE ET ADDICTIF."

Étienne Klein

Jean-Louis Servan-Schreiber.

– Elle nous engage à multiplier notre rythme d'achat. Et nous fait ainsi entrer dans le rythme fou de l'obsolescence programmée. Jadis, les objets avaient une valeur patrimoniale : les familles se transmettaient l'argenterie, les meubles précieux... Aujourd'hui, les objets ne nous survivent pas.

- Comment retrouver un rythme plus humain ?

Étienne Klein. – Qui le souhaite ? La vitesse est désormais encodée dans notre rapport au monde. Indissociable de la performance, de la gloire, de la rentabilité... et autres vœux d'or de la postmodernité.

Jean-Louis Servan-Schreiber. – C'est vrai, mais les spasmes climatiques nous ont fait prendre conscience

des dégâts créés par l'urgence.

Le problème est de savoir où se trouve la pédale du frein. Comment décélérer ? Cela passe-t-il par une certaine frugalité dans la consommation ? Certains renouent avec la durée, à travers des loisirs ou modes de vie, comme le yoga, la méditation, la cuisine..., tout ce qui exige un minimum de temps.

Étienne Klein. – Quand on ne l'a pas voulue, l'attente est très anxiogène car nous avons l'impression qu'elle nous éloigne de nous-mêmes. On peut être littéralement paniqué à l'idée d'être en retard. En retard sur quoi ? Sur le rythme du monde ? Sur soi ? Le nuage de cendres qui a bloqué les voyageurs dans les aéroports récemment a déclenché des angoisses disproportionnées chez des gens qui soudain ne se trouvaient plus « dans le bon tempo ». C'est pourquoi j'admire beaucoup la capacité qu'ont certains à s'allonger sur une plage, de longues heures durant, sans rien faire d'autre que savourer le moment qui passe. Cela doit relever d'une forme de talent...

Jean-Louis Servan-Schreiber. – Ou plutôt d'une grâce intérieure ! ■



ÉTIENNE KLEIN
BIO EXPRESS

PHYSICIEN et docteur en philosophie des sciences, il dirige à 52 ans le Laboratoire de recherches sur les sciences de la matière du CEA.

Professeur à l'École centrale de Paris, il est aussi **CONSEILLER SCIENTIFIQUE** de la Cité des sciences et de l'industrie. **IL A PUBLIÉ** notamment « Le facteur temps ne sonne jamais deux fois » (Flammarion, 2007), « les Tactiques de Chronos » (Flammarion Champs, 2009, son ouvrage le plus grand public), puis, tout récemment, un recueil de nouvelles « l'Atome au pied du mur », éditions Le Pommier.